

LE LAC "MARIE-ALICE" et son mauvais caractère!

(Suite)

Harry Bernard

Nous décollons une fois de plus, pour revenir au point de départ après une douzaine d'embardees, tant le canot a de difficulté à avancer. Nous repartirons ainsi trois fois et ne tiendrons qu'à la troisième, avec un peu de solidité, contre la vague. Au second arrêt, en attendant l'accalmie possible, nous décidons de manger. Du pain et du fromage, de l'eau fraîche comme breuvage, qui ne manque pas. Il est près de deux heures.

Pour avoir raison du lac, nous le remonterons de biais sur les trois-quarts de sa longueur, ce qui ajoute au moins quatre milles au trajet. Ainsi le vent la lame, que le vent pousse avec force du nord-ouest, et qui se précipite, blanche d'écume, contre l'esquif. La tactique est de la prendre de front, de la couper en neutralisant son effet. Ce qui est facile en principe, moins dans la pratique. Car l'effort des pagayeurs doit se soutenir, pendant des heures si nécessaire, les deux avirons volant ensemble sans un instant de relâche, à raison de trente coups à la minute. L'objectif est de prévenir une attaque de côté, qui emplit d'eau l'embarcation, empêcherait de la maîtriser, amènerait à chavirer.

Deux flots pierreux nous protègent pendant un temps, qui reçoivent le coup de la vague à notre place, mais il ne faut compter, passé le dernier, qu'avec les ressources de l'équipage. A de tels moments apparaît l'importance d'un homme de canot sûr de ses moyens, de ses nerfs, de ses biceps, doué en plus de jugement. C'est sur lui que repose l'essentiel de la manœuvre, condition, peut-être, de la vie de tous. Le collègue de la pince avant n'est pas moins taxé, mais il ne lui est demandé que de l'endurance, de la force motrice, et il fend l'eau d'une palette agressive, un peu à l'aveugle, sans se demander le pourquoi de la direction imposée.

—On va réussir?

—Ça marche.

—C'est dur?

—Pas mal.

À l'arrière, Lusignan répond par monosyllabes, les traits tendus, le visage froid, sans lever les yeux, attentif aux gonflements de la surface agitée. Les jambes repliées, collées aux parois rapprochés de la pince, il ne bouge pas du torse et des bras, pagayant d'un mouvement calme, égal, continu.

—Attention!

D'un geste rapide, son aviron décrivant un demi-cercle en profondeur, il imprime au canot un mouvement de rotation qui l'incite à tourner sur lui-même. Par rapport à la longueur du lac, l'avant prend la place de l'arrière et vice-versa.

—Ça y est!

—Ça va. . .

La vague va maintenant nous porter et pousser, collaborer au lieu de nuire. Avec son aide, les ouvriers de la première et de la dernière heure peuvent respirer et se détendre, s'accorder le

temps de boire un verre d'eau, de s'étirer les bras. Assis à plat au milieu de l'embarcation, entouré du bagage, je n'ai rien fait de mes dix doigts et me sens aussi rompu que les autres. J'ai les nerfs à vif, à fleur de peau. J'ai eu vingt fois que nous allions faire le plongeon, et mes compagnons n'en pensaient pas moins.

—Il y a des fois que je commence d'en avoir assez de ces lacs intraitables.

—Moi aussi, depuis longtemps.

—Pas eu peur?

—Non, mais. . .

—Mais. . . pour tout le monde.

Nous ne craignons rien, nous n'avons pas peur, nous avons l'habitude, mais nous ne saurions nous vanter d'une totale tranquillité d'esprit. Nous partons, souvent, parce que le temps presse et l'impose, mais nous n'ignorons pas que notre vie se trouve, jusqu'à un point, en danger. Nous essayons de n'y pas penser, pour nous rendre compte après coup que le jeu ne valait pas la chandelle. C'est ainsi chaque fois et nous recommençons à la première occasion.

Le reste du voyage offrira peu d'émotions. Le vent tombe sur les quatre heures et quelques oiseaux se montrent. Des canards becs-scie dans les joncs d'une anse, des mésanges à tête noire aux branches du rivage, qui nous accueillent de leur joyeux *chich-adi-di*. La nature se remet à sourire.

Garand se plaint de douleurs dans les épaules, et surtout d'avoir faim.

—Tu ne penses qu'à manger!

—Il faut du charbon dans la fournaise et la mienne est vide.

On l'apaise avec un doigt de chocolat, du sucre, du carbone, le charbon qui manque. Les autres se laissent gagner par l'exemple, non moins affamés.

Les jambes mouillées, les pantalons collés à la peau, nous nous engageons à travers la feuille trempe. Trois sentiers et trois étangs séparent du lac Morel, aussi marécageux, au point où nous arrivons, que les trous remplis d'herbes que nous venons de quitter. C'est dans ce coin retiré et silencieux, presque sinistre, que nous avons le plus de difficulté à trouver notre chemin. Les bords ne présentent qu'un fouillis de troncs grêles et de broussailles, sans entrées de portage plaquées ou visibles. Après de faux départs répétés, nous finissons par découvrir une sente qui ne se termine pas en cul-de-sac.

Le Morel n'offre qu'un minimum d'attraits. D'abord et surtout, un aspect de marais: des joncs et des quenouilles à perte de vue, des potamots grands et petits, herbes à brochets ou à perchaudes, des clageux à feuilles menues, de vertes trainasses, jusqu'au milieu du lac.

Nous nous rapprochons des hommes et il y paraît. Après le lac Morel, c'est le Madon et le poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur une rive, la réserve indienne de Manowan sur l'autre, presque en face. Il fallut du bois pour construire aux deux endroits, et l'abattage se poursuivit ça et là dans le voisinage. A cause des facilités pour le flottage, une large passe reliant Morel et Madon, les bordages de chacun furent mis à contribution. Il y a longtemps que nous n'avons vu autant de souches et de débris.

Des bouleaux morts, vers le milieu de l'eau, se dressent sans écorce et sans branches, gris et pourris, qui tiennent par habitude

et s'effondreront un à un, avec les ans. En attendant, ils fournissent de commodos perchoirs à des centaines d'hirondelles qui planent sur nos têtes, chassent les insectes du crépuscule approchant, se reposent sur les chicots bienveillants et ce qu'il leur reste de bras.

—Rien ne se perd.

—Malheur des uns, bonheur des autres. Vérité banale et juste, même dans les ordres animal et végétal.

A peine débouchons-nous dans la partie supérieure du Madon qu'une immense croix blanche se détache au loin sur fond vert, entourée de conifères. C'est, à flanc de colline, celle du cimetière, à mesure que nous avançons, une autre se dessine, qui protège le village indien de ses bras. Le lac a plus de quatre milles, sur une largeur d'un et demi. Vers le centre, il bifurque à angle presque droit, en direction de l'ouest. Il n'est plus alors qu'un séséreci de sept ou huit arpents.

Nous arrivons et il n'est pas trop tôt. Il ne vente pas, la lame est molle, mais nous grelottons de froid. Le soleil baisse, le soir tombe, et nous sommes mouillés jusqu'à mi-cuisse, depuis les derniers portages.

Au débarqué, personne ne se soucie de nous. Des hommes vont ça et là. Des Indiens, qui se mêlent de ce qui les regarde. Renfermés en eux-mêmes, ils ne paraissent jamais curieux, étonnés ou familiers. Seul un chien bâtard nous accueille, jappant comme un déchainé. Il nous sait étrangers et annonce notre arrivée, incitant à la méfiance.

—Comme bienvenue, c'est complet.

—Il manque la musique et les discours.

—Je donnerais les musiques du monde entier pour un poêle et une demi-corde de rondins secs.

Lusignan attache le canot au quai de billots et nous partons à la découverte.

Les dents nous claquent dans la bouche.

Une demi-douzaine de bâtisses sont là devant nous, propres et peintes en blanc. Outre le nom de la Compagnie de la Baie d'Hudson, en anglais, le magasin du poste porte la date d'incorporation: 2 mai 1670. Ou y vend des vivres et des cotonnades, des chaussures, des armes à feu et des engins de pêche, jusqu'à des moteurs propulseurs. Quand leurs moyens le permettent, les Têtes-de-Boule n'hésitent pas à remplacer une paire d'avirons par un puissant *Johnson*, et qui les en blâmerait?

Le magasin achète aussi les produits des Indiens, des Indiennes plutôt, mais cela se résume à des mocassins en peau d'orignal ou de chevreuil, des boîtes d'écotte de bouleau, des canots-miniature. Les animaux à fourrure deviennent rares dans la région, et la traite ne compte que pour une fraction des affaires.

Le commis donne ces renseignements. Il se nomme John Lessard, vient de La Tuque et remplace le gérant de l'établissement, parti à la ville avec sa famille, pour ses vacances d'été. Il nous reçoit de façon civile, beaucoup mieux que le chien de tout à l'heure, qui nous saute maintenant autour des jambes, en quête d'attention et de caresses. Lessard peut-il nous loger? Il nous offre une cabane de bois rond, blanchie à la chaux et meublée, cachée dans les arbres, pas loin de l'eau, où il y a un poêle et bois de chauffage. Quant à l'ordinaire, chacun s'occupe du sien. Rien nulle part aux alentours, qui ressemble à un restaurant.

Puis l'homme s'avise que nous tremblons de froid.

—Peut-être que vous prendriez une tasse de café?

J. D. McLean Saw Works

Dist. "MAPLE LEAF" LOMBARD &
DISSTON SAFS POWER CHAIN SAMS

Spécialité: Réparation et vente

Scies rondes - Scies à ruban

Dents et Shanks de scie

88, GAMBLE St. West,

ROUYN, Qué.

Tel. Day: 382-A

Night: 82

Nottaway Lumber Limited

LUMBER DEALER MILLING IN TRANSIT

W. J. Michaud, pres. A. Paquin, vice-pres.
S. St-Amant, sec.

P. O. BOX 275

SENNETERRE, Que.

J. H. NORMICK Ltée

MANUFACTURIER de VENEER et PLYWOOD

La seule manufacture de Veneer
utilisant le tremble

Epreuve du feu

LA SARRE, P. O.

Raoul GUERETTE, président et gérant général

RAOUL GUERETTE Inc.

MANUFACTURIERS ET EXPORTATEURS
DE BOIS DE SCIAGE

Usines et Bureau chef:

ESTCOURT, Témiscouata.

